LES MOISSONNEURS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

MÉLÉE D'ARIETTES;

Représentée pour la première fois, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 27 Juillet 1768.

Par M. FAVART.

Laisse tomber beaucoup d'épis,
Pour qu'elle en glane davantage.

Le prix est de 20 sous.



A BESANÇON,
Chez FANTET, Libraire, plus haut que la Place Saint-Pierre.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Permission.

ACTEURS.

CANDOR, *Seigneur du village.*

ROSINE.

GENNEVOTE, *Belle-mere de Rosine.*

DOLIVAL, *Neveu de Candor.*

RUSTAUT, *Économe de Candor, & son homme de confiance.*

GUILLOT, *vieux Moissonneur.*

COMMERES BABILLARDES.

MAROTE.

La TRINQUART.

NICOLE.

MOISSONNEURS.

Le Pere TRINQUART.

PIERRE.

JEROSME.

MOISSONNEURS ET MOISSONNEUSES.

DOMESTIQUES DE CANDOR, } *Personnages*
UN LAQUAIS DE DOLIVAL. } *muets.*



LES MOISSONNEURS, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un paysage, à droite est une Chaumière, à côté de laquelle est un banc de pierre ; à gauche est un petit tertre couronné par un orme : il sort de cet endroit une source d'eau vive qui forme un bassin ; derrière est une chaîne de hautes montagnes, qui se perd dans l'éloignement : on voit à quelque distance le Château Seigneurial ; un vaste champ de bled occupe le reste de la campagne.

SCENE PREMIERE.

GENNEVOTE, ROSINE.

L'aurore commence à paroître ; on voit encore les étoiles. La cabane est ouverte ; elle est éclairée par une lampe. Gennevote assise sur le banc, file sa quenouille. Rosine, dans l'intérieur de la maison, mesure un boisseau de grain.

GENNEVOTE.

ARIETTE.

LE tems passe, passe, passe,
Comme ce fil entre mes doigts ;

N. B. dans le premier Acte, le ciel s'éclaire peu-à-peu, la vapeur du matin se dissipe, le soleil se lève ; au second, il est au-dessus de l'horison ; & dans le commencement du troisième, il paroît dans toute sa hauteur, & décline jusqu'à la fin de la journée. Ce mouvement progressif doit se faire imperceptiblement ; mais son effet doit être sensible dans les trois Actes.

Il faut en remplir l'espace;
Il est à nous autant qu'aux Rois.
Que j'étois digne d'envie,
Quand je possédois mon Epoux!
Mais le bonheur de la vie
Trop souvent s'éloigne de nous.

Le tems passe, &c.

Notre course passagère
Prescrit assez l'emploi des jours;
C'est le seul bien qu'on peut faire
Qui les rend trop longs ou trop courts.

Le tems passe, &c.

ROSINE.

Ma bonne maman, tenez,
Voilà le produit tout juste
Des épis qu'hier j'ai glanés
Après les Moissonneurs de cet homme si juste,
Du bon Monsieur Candor.

GENNEVOTE.

Rosine, c'est fort bien;
Ménagez-vous pourtant; vous êtes délicate.

ROSINE.

Pour vous aider, dois-je négliger rien?
J'ai de la force assez pour n'être pas ingrate.
On voit du jour naissant la première lueur,
Soufflerai-je la lampe à présent?

GENNEVOTE.

Oui, sans doute;
Lorsque l'on est dans le malheur,
La plus foible dépense coûte.

(Rosine va éteindre la lampe.)

GENNEVOTE.

La pauvre enfant! Ah! quel état affreux!

ROSINE, *entendant soupirer sa mère, revient avec émotion.*
Maman, vous soupirez.

GENNEVOTE.

Je plains ta destinée:
Ma fille, tu n'étois pas née
Pour passer avec moi des jours si douloureux.

ROSINE.

Ah ! j'ai pris mon parti, ma mère ; tendre mère !
Si mon travail cessoit, vous seriez dans les pleurs ;
Je vous verrois souffrir l'affront de la misère ;
Mes fatigues ont des douceurs.

ARIETTE.

Dès que l'aurore vermeille
Répand l'air frais du matin,
J'entends bourdonner l'abeille
Caressant la fleur du thin.
Les oiseaux, par leur ramage,
Annoncent des jours sereins ;
Ils s'envolent du bocage,
Pour piller les premiers grains.
La Glaneuse se contente
Des épis laissés aux champs :
La nature bienfaisante
A soin de tous ses enfans.

GENNEVOTE.

Rosine... je voudrois t'appeller Melincour :
C'étoit le nom de ton malheux père,
Qui semblant réunir la fortune & l'amour,
Eut pour première épouse une femme étrangère.

ROSINE.

Je fus l'unique fruit d'une union si chère.

GENEVOTE.

Mais tu perdis ta mère en recevant le jour.

ROSINE.

Ah ! comme je l'aurois aimée !
Mais vous la remplacez ; vous êtes dans mon cœur ;
Et d'une belle-mère écartant la froideur,
C'est par le sentiment que vous m'avez formée.

GENNEVOTE, *après un tems.*

Je ne connus jamais l'ambition.
Cette chaumière étoit mon héritage.
Pour adoucir ma situation,
Melincour se garda d'emprunter le langage
Qui conduit l'indigence à la séduction.
Il voulut que sa main de l'amour fût le gage.
Je lui représentai que le monde sensé

Condamneroit ce mariage,
Qu'on le trouveroit déplacé.
Ma franchise le fit insister davantage;
Cet hymen par l'honneur lui sembloit assorti.
J'étois pauvre; mais j'étois sage:
Je lui parus un bon parti.

ROSINE.

Sa vie avec nos biens périt dans un naufrage.

SCENE II.

RUSTAUT, GENNEVOTE, ROSINE.

RUSTAUT, *sans être vu.*

ALlons, allons, courage;
A l'ouvrage, à l'ouvrage.

CHŒUR *de Moissonneurs qui ne paroissent point encore.*

Allons, allons, courage;
A l'ouvrage, à l'ouvrage.

GENNEVOTE.

Je te connois une ressource encor:
Melincour & Monsieur Candor
Étoient cousins-germains: va le trouver, ma fille;
Candor est honnête homme, il aime sa famille.

ROSINE.

Je n'oserois,

GENNEVOTE.

Il sera le premier....

ROSINE.

Monsieur Candor a l'ame bienfaisante,
Tout le Village aime à le publier;
Mais si nous lui disions que je suis sa parente,
Il pourroit s'en humilier.

GENNEVOTE

Eh! oui, la vanité souvent trouve son compte
Dans des secours auxquels on n'est pas obligé;
Mais quand dans l'indigence un parent est plongé,
C'est un créancier qui fait honte.

D'ailleurs, tu ſçais bien qu'un procès
Pendant toute leur vie a déſuni leurs pères.

ROSINE.

Faut-il qu'à des vils intérêts,
Plutôt qu'à leur amour, on diſtingue des frères.

GENNEVOTE.

Les haines ſont héréditaires.

ROSINE.

Mais de votre côté n'eſt-il pas un moyen
De vous procurer plus d'aiſance ?
Il reſte quelques fonds.

GENNEVOTE.

Un douaire eſt un bien
Que je pourrois réclamer, je le penſe ;
Mais ceux à qui l'on doit ſeroient fruſtrés alors,
Je prendrois ſur leur exiſtence.
C'eſt en vain que la loi juſtifieroit mes torts,
Pourrois-je me nourrir de leur propre ſubſtance ?
Mes droits nuiroient aux leurs.... ah ! je les céde tous.
Et le bonheur de ſatisfaire
A la mémoire d'un époux,
Vaut beaucoup mieux que mon douaire.

SCENE III.

GENNEVOTE, ROSINE, RUSTAUT, *& une partie des Moiſſonneurs.*

RUSTAUT, *aux Moiſſonneurs.*

ALlons, allons, courage ;
A l'ouvrage, à l'ouvrage.

CHŒUR *des Moiſſonneurs.*

A l'ouvrage, à l'ouvrage.

GENNEVOTE.

Tandis que tu vas à l'ouvrage,
Je vais arranger le ménage.

CHŒUR.

A l'ouvrage à l'ouvrage.

(*Les Moissonneurs se préparent à travailler ; Gennevote & Rosine rentrent leurs ustensiles dans la cabane.*)

RUSTAUT, *à un jeune Moissonneur.*

Jeune homme, il faut dans ton printems
Acquitter le tribut de tes forces nouvelles.

(*A un Vieillard.*)

Et toi, dont la foiblesse est l'effet de tes ans,
Fais des liens pour les javelles.
Je ne vois pas encore tous nos *Seyeux* * :
Toujours en retard on demeure !
Je vais rabattre un quart de jour à ceux
Qui n'arriveront qu'après l'heure.

ROSINE.

Ma mère, on vient de toutes parts :
Chacun est au travail : je pars.

RUSTAUT, *au milieu des Moissonneurs.*

Je n'ai pas encore tout mon monde.
Où sont ces Champenois que j'avois arrêtés ?
A dormir seroient-ils restés ?
Sans cesse il faut que je fasse ma ronde.

SCENE IV.

CANDOR, *suivi du reste des Moissonneurs,* RUSTAUT.

CANDOR.

LEs voici, mon ami Rustaut ;
Tu te fâches toujours trop tôt.
On n'excite au travail qu'en offrant des amorces :
La rudesse en doit détourner.
Ces gens viennent de loin ; pour leur donner des forces,
Je les ai fait bien déjeûner.

---

* *Seyeux*, est un terme usité dans les Provinces & dans les environs de Paris, pour désigner les gens qui coupent les bleds.

RUSTAUT.

RUSTAUT.

Et qu'ils travaillent donc.

CANDOR.

Là, c'est ce qu'ils vont faire.
Ta dureté dément ton caractère :
Je te connois humain ; mais ton air est grossier.
Etant aussi bon-homme, il est bien singulier
Que tu sois sans cesse en colere.

RUSTAUT.

Mais ce n'est que pour votre bien.
Il m'est fort aisé de me taire ;
Puisque vous le voulez, je ne dirai plus rien.

(Il va au fond du Théâtre avec les Moissonneurs, & les disperse de côté & d'autre.)

CANDOR.

(Pendant l'Ariette suivante, les Moissonneurs coupent les bleds dans le fond du Théâtre; Rosine les suit & glane.)

ARIETTE.

Heureux qui sans soins, sans affaires,
Peut cultiver ses champs en paix !
Le plus simple toit de ses pères
Vaut mieux que l'éclat des Palais.
Ma terre rend avec usure
Tous les présens que je lui fais ;
Et j'observe que la nature
N'est qu'un échange de bienfaits.
Que les Grands près de nous se rendent,
Qu'ils viennent prendre une leçon :
Ils perdent les biens qu'ils répandent,
L'ingratitude est leur moisson.
Heureux qui sans soins, sans affaires, &c.

RUSTAUT, *à Rosine.*

Que fait donc là cette petite fille ?
Retirez-vous.

ROSINE.

Mais . . .

RUSTAUT.

Mais cela babille.

Je m'embarrasse peu de votre air chiffonné.
Vous perdez avec moi vos mines gracieuses.
Attendez qu'on ait moissonné ;
Imitez les autres glaneuses.

ROSINE, *laissant tomber les épis qui sont dans son tablier.*

Monsieur, ne grondez pas si fort :
Tenez, je vous rends tout, si je vous ai fait tort.

CANDOR, *bas à Rustaut.*

Pourquoi la chagriner ? Elle est jolie & sage.
Elle est dans le besoin. Je ne sçais rien de pis
Que de mortifier les gens que l'on soulage.
Laisse tomber beaucoup d'épis,
Pour qu'elle en glane davantage.

(*Pendant ce tems, Rosine essuie avec son tablier de petites larmes qui coulent de ses yeux.*)

RUSTAUT.

Hon ! vous êtes trop bon.

CANDOR.

Tais toi.
On s'enrichit de ce qu'on donne.
Le malheur est sacré pour moi.
Ramasse ces épis ; fais ce que je t'ordonne.

RUSTAUT, *en remettant dans le tablier de Rosine les épis qu'elle a laissé tomber.*

Prenez donc tout le champ, puisque Monsieur le veut.

ROSINE.

J'en userai d'une façon prudente.

CANDOR, *à part.*

Sa douceur me touche & m'émeut...
Elle est vraiment intéressante.



SCENE V.

DOLIVAL, CANDOR.

DOLIVAL.

HE! bon jour, mon cher oncle.

CANDOR.

Ah! Dolival, c'est toi.
Je ne t'attendois pas: mon ami, je te voi
De bonheur cette année.

DOLIVAL.

Je me suis dérobé pour faire une tournée.
Il faut bien que Paris se passe un peu de moi.
Mais je ne serai pas long-tems ici, je croi.

(*Regardant de côté & d'autre avec inquiétude, mais sans affectation.*)

Certaine affaire . . . il faut qu'elle soit terminée. . .
J'ai toujours pour la chasse une ardeur effrénée.
Mon oncle, les perdraux sont-ils déja bien forts?

CANDOR.

La plaine n'est pas découverte,
Et j'en respecte les trésors:
Aucun plaisir ne peut en compenser la perte.

DOLIVAL.

Tout en courant la poste, observant le pays,
(C'est à quoi je prends toujours garde)
Je n'ai pas découvert une seule perdrix:
Il ne s'est pas présenté à mes yeux un seul garde?

CANDOR.

Mes gardes sont mes habitans.

DOLIVAL.

Ah! mon pauvre oncle, je parie
Qu'à braconner la terre ils passent tout leur tems.

CANDOR.

Cela se peut; mais ma table est servie.

DOLIVAL.

Mais vous n'avez donc pas le plaisir de tuer?

CANDOR.

Quel est ce plaisir-là ?

DOLIVAL.

C'est le seul dans la vie
Pour un chasseur adroit qui sçait l'effectuer.

ARIETTE.

Je vais toujours en plaine
Avec une douzaine
De beaux & bons fusils :
Pour que mes faits éclatent,
Vingt valets me rabatent
Le gibier du pays.
En l'air, sur votre tête :
A vous, le coup du Roi.
Pan, pan, le coup du Roi.
Il court : arrête, arrête.
Brillant, Diane, à moi.
Une caille ; elle est morte.
Un levreau ; pan, à bas.
Un faisan ; pan, apporte.
Pan, pan à chaque pas.
Apporte, apporte, apporte.
Pendant un jour entier,
(Quel plaisir que la chasse!)
J'abbats & je terrasse
Cent pièces de gibier :
Un faisan, vingt perdreaux,
Six lapreaux,
Dix levreaux.
Une caille ; elle est morte :
Apporte, apporte, apporte.
Pendant un jour entier, &c.

CANDOR.

Mon cher neveu, je te plains & je t'aime ;
Mais j'ai pitié de tes plaisirs.
Plus délicat que toi, je jouis de moi-même.
Le calme de mes jours vaut mieux que tes desirs.

DOLIVAL.

Mais, mais enfin quand on s'ennuie... !
Mon cher oncle, avez-vous de la société ?

CANDOR, *montrant ses moissonneurs.*
Mon ami, la voilà.

DOLIVAL.

Mais, mais en vérité
Cela fait bonne compagnie!

CANDOR.

Oui, très-bonne, & j'en fais grand cas.
Nous devons notre vie aux efforts de leurs bras.
Cette espèce que tu méprises,
Est victime des gens qui ne servent à rien.
Quand vous avez au jeu perdu tout votre bien,
Vous les pressez tous pour payer vos sottises.
Les excès où vous vous plongez
Ferment vos cœurs, les endurcissent.
Les oisifs sont heureux; les travailleurs gémissent.
Ils font valoir vos biens; & vous les engagez,
Vous les ruinez tous, quand vous vous dérangez.
Vos dépenses les appauvrissent.
Ils cultivent la terre, & vous les surchargez.

DOLIVAL, *à part.*

Mon oncle a de vieux préjugés.

(*Haut.*)

Comme vous voilà fait, mon oncle! La décence
Veut un habillement conforme à la naissance:
On vous prendroit pour un fermier.

CANDOR.

J'ai l'honneur d'en être un; je fais valoir ma ferme,
Et je me livre tout entier
Aux détails infinis que cet emploi renferme.
Je tire vanité de l'habit du métier.

DOLIVAL.

Mais l'étoffe pourroit en être moins grossière.

CANDOR.

C'est bon pour le soleil, la pluie & la poussière.

DOLIVAL.

Vous êtes presque mis comme vos habitans.

CANDOR.

Eh! mais sans doute. Il n'est pas nécessaire
Qu'un Seigneur, qui n'est qu'un bon père,
Soit plus paré que ses enfans.

DOLIVAL.

Votre maiſon a l'air d'une caſerne.
Comment ! depuis un an vous n'avez rien changé ?
Je vous l'ai dit cent fois, vous êtes mal logé.
Oh ! c'eſt un ſoin qui me concerne :
Je veux vous amener l'Architecte que j'ai ;
Il ſçaura lui donner un petit air moderne.

CANDOR.

Un Architecte fait aux anciens bâtimens
Ce qu'un Docteur en Médecine
Fait aux foibles tempéramens.
A force d'y toucher, il hâte leur ruine.
Si j'avois avec moi grand nombre de valets,
Si j'étois grand Seigneur, ou ſi j'étois né Prince,
On me ſçauroit bon gré d'élever des Palais,
Pour faire circuler l'argent dans ma Province.
Mon cher neveu, je veux que ma maiſon
De ſimple & modeſte apparence,
Annonce aux yeux de la raiſon
Plus de commodité que de magnificence.
Pour y bien recevoir mes amis, mes égaux,
Je veux, comme mon cœur, qu'elle ſoit à l'antique.
La gaieté, le bonheur ſont ſous un toit ruſtique ;
Ils s'égarent dans les châteaux.

DOLIVAL.

Mon oncle, cependant ſi vous vouliez comprendre....

CANDOR.

Mon tems eſt précieux, je le perds à t'entendre ;
Et mes momens ſeront mieux employés ailleurs.
Prends mes furets, je te ferai conduire
Sur tous les terriers les meilleurs.
Les lapins mangent tout ; tâche de les détruire.
Moi je vais retourner avec nos Moiſſonneurs.

DOLIVAL, *appercevant Roſine qui glane.*

La voilà, la voilà ; c'eſt elle...
Je ſuis dans un raviſſement...
Plus que jamais...

CANDOR.

Hem ! que dis-tu ? comment ?

DOLIVAL.

La chaſſe...

CANDOR.

Cœurs où le plaisir t'appelle.

DOLIVAL.

Vous êtes à présent dans de grands embarras.
Je vais de mon côté...

CANDOR.

Soit. Comme tu voudras.

DOLIVAL.

Abordons-la, tandis que rien ne m'en empêche.

(Il joint Ro ne, & ramasse des épis qu'il lui présente. Rosine s'éloigne de lui avec précipitation; Dolival la suit.)

SCENE VI.

CANDOR, LE VIEILLARD, RUSTAUT.

CANDOR, *à part.*

IL ne s'occupera que de frivolités...

(Il apperçoit le bon vieillard Guillot qui puise de l'eau à la fontaine pour se désaltérer.)

Arrêtez, bon-homme, arrêtez;
Qu'allez-vous boire?

LE VIEILLARD.

De l'iau fraîche,
Tout sortant de sa source; & c'est un vrai régal.
Quoi! vous me l'ôtez?

CANDOR.

Oui, vous êtes tout en nâge;
Accablé de fatigue, & sur-tout à votre âge,
La froideur de cette eau peut vous faire du mal.

LE VIEILLARD.

Ah! Monseigneur, qu'vous avais l'ame bonne!
Vous daignais vers le pauvre adresser un regard.

CANDOR.

Holà! Rustaut, approche, & donne
De mon vin à ce bon Vieillard.

LE VIEILLARD.

Ah ! Monſeigneur, ça ne peut pas ſe croire.
Quoi ! vous ne comptez pas mes pauvres jours pour rien
Vot' bonté me fait plus de bien
Que le vin qu'ous me faites boire.

CANDOR.

Le ſoleil darde ici trop fort, mon cher Ruſtaut :
Conduits nos Moiſſonneurs au bas de la montagne,
Où l'ombre encor s'étend ſur la campagne.

RUSTAUT.

C'eſt bien dit ; nous aurons moins chaud.

CANDOR.

Attends, attends, je vais les conduire moi-même.

LE VIELLARD.

Queu bon Seigneur ! le ciel nous l'a donné.

CANDOR.

Pendant ce tems, ordonne leur dîné.
Ah ! ces pauvres gens, je les aime ;
Je veux manger ſans façon avec eux.
Ce repas-là ſera joyeux ;
Et nous ſerons entre nous autres.
Si mon neveu ſe croit trop grand Seigneur,
Et ſe refuſe le bonheur
D'être aujourd'hui des nôtres,
Tu le feras ſervir ſéparément ;
Il s'ennuira ſeul noblement.
Ecoute, écoute encor : Gennevote & Roſine
Avec grand ſoin cachent ce qu'elles ſont :
L'eſtime générale eſt le bien qu'elles ont ;
Mais c'eſt le ſeul. Leur état me chagrine.
Tâche de démêler leur ſecret.

RUSTAUT.

J'imagine
Que vous voulez devenir leur ſoutien.
C'eſt bien fait ; je ſuis bon, & ne m'oppoſe à rien.
Obliger n'eſt jamais une dépenſe folle.
J'ai du plaiſir quand vous faites du bien ;
Je ſuis brutal quand on vous vole. (*Il ſort.*)

SCENE

SCENE VII.

CANDOR, *aux Moissonneurs.*

ARIETTE.

ENfans, laissez votre ouvrage,
Venez près de ces côteaux
Pour moissonner à l'ombrage
Que répandent ces ormeaux.
Je remplis les loix certaines
Que mon cœur sçait m'enseigner.
Quand vous vous donnez des peines,
Je dois vous en épargner.
Venez, venez près de ces côteaux, &c.
Conservez-vous pour me plaire...
Votre bonheur est le mien,
J'en suis le dépositaire ;
Et c'est veiller sur mon bien.
Venez, venez, &c.

(*Les Moissonneurs viennent à la voix de Candor ; il les emmène pour travailler de l'autre côté de la montagne.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DUO.

ROSINE.	DOLIVAL.
AH ! laissez-moi, de grace ;	Restez, restez, de grace ;
Je n'en ai pas le tems,	Vous devez être lasse.
Je n'en ai pas le tems ;	Causons quelques instans.

Les filles du village
Avant moi vont glaner.
Ah! laissez-moi, de grace ;
Je n'en ai pas le tems.

Ce n'est pas à votre âge
Qu'on s'occupe à glaner;
Vous pouvez moissonner.
Restez, restez, de grace ;
Vous devez être lasse.
Causons quelques instans.

DOLIVAL, *l'arrêtant.*
Votre obstination est vaine,
Vous resterez.

ROSINE.
Quand je vous dis
Que vous me faites de la peine ;
Laissez-moi m'en aller.

DOLIVAL.
Je vous chéris.

ROSINE.
Tant pis ;
Voyez, quand vous m'aurez fait perdre ma journée,
En serez-vous plus avancé ?

DOLIVAL.
Oui.

ROSINE.
Quand de la moisson le tems sera passé,
Me rendrez-vous mon profit de l'année ?

DOLIVAL.
Oui.

ROSINE.
Serez-vous bien plus heureux,
Lorsque je passerai ma vie à ne rien faire ?

DOLIVAL.
Oui.

ROSINE.
Pour moi c'est tout le contraire :
L'oisiveté rendroit tous mes jours ennuyeux.

ARIETTE.

Pendant toute la semaine
Je me donne de la peine,
J'en goûte mieux le repos.
Quand arrive le Dimanche,

Une gaieté vive & franche
Me fait oublier mes maux.
Je mets mon corps, je le lace,
Je me pare de bluets;
En dansant je me délasse,
Et je ris les jours d'après.

DOLIVAL.

Je soutiens que le sort ne vous a pas fait naître,
Pour consumer vos jours à travailler ainsi.

ROSINE.

Eh bien! moi je vous dis que si.
Je le sçais mieux que vous, peut-être.
Adieu, Monsieur.

DOLIVAL.

Pourquoi cette rigueur!
Par quel entêtement voulez-vous vous soustraire
Aux offres que vous fait mon cœur?

ROSINE.

Votre cœur?

DOLIVAL.

Oui.

ROSINE.

Mais moi, je n'en ai point affaire.

DOLIVAL.

Je suis neveu du bon Monsieur Candor.

ROSINE.

Je le sçais bien.

DOLIVAL.

Il vous aime.

ROSINE, *à part.*

Il nous aime!
S'il étoit vrai!

DOLIVAL.

Moi, beaucoup plus encor,
Et je suis un autre lui-même.
Oui, j'aurai soin de votre sort.
Venez... comment! vous êtes défiante?

ROSINE.

Maman dit que c'est le plus sûr.

DOLIVAL.

Il faut qu'apparemment vous ayiez un cœur dur.
Vous craignez le plaisir d'être reconnoissante.

ROSINE.

Ma mère assurément me justifieroit bien.
Ce qu'elle fait pour moi me rend heureuse :
Ma tendresse jamais ne se dément en rien ;
Et si je vous devois, j'en deviendrois honteuse.

DOLIVAL, *avec empressement.*

Ma chère enfant, vous avez tort.

ROSINE.

Permettez-moi d'aller chercher ma mère :
Elle est déja sur l'âge ; & c'est avec effort
Qu'elle prend une peine à sa santé contraire.
Moi je suis jeune assez pour travailler encor.
Réservez-lui le bien que vous voulez me faire.

DOLIVAL.

Cela ne se peut pas.

ROSINE.

Je comprends, pour le coup.
Vous n'avez pas pitié des vieilles.

DOLIVAL.

Pas beaucoup.

SCENE II.

ROSINE, DOLIVAL, GENNEVOTE.

ROSINE, *à Gennevote.*

Vous venez à propos, maman, prenez ma place ;
De ce Monsieur la bonté m'embarrasse.
C'est un bien honnête homme, au moins, ce Monsieur-là.
On en trouve pourtant beaucoup de cette sorte ;
Et la compassion le porte
A secourir la jeunesse.

GENNEVOTE

Oui-dà !

Et la vieillesse ?

ROSINE, *en rentrant dans la cabane.*

Il vous dira cela.

SCENE III.

GENNEVOTE, DOLIVAL.

DOLIVAL.

Je fais le plus grand cas de votre connoissance,
Ma bonne ; je vous vois avec un vrai plaisir.

GENNEVOTE.

Eh ! qui peut, s'il vous plaît, vous donner ce desir ?
Ce n'est pas ma magnificence.

DOLIVAL.

Je suis touché de voir votre malheur :
Je veux que vous soyiez contente.

GENNEVOTE, *à part.*

Je l'ai toujours pensé, c'est un franc séducteur.
(*Haut.*)
Cette promesse surprenante...
Par où puis-je la mériter ?

DOLIVAL.

Comment donc ! vous avez une fille charmante.

GENNEVOTE.

Ah ! votre compliment doit beaucoup me flatter.

DOLIVAL.

AIR.

Que Rosine est touchante & belle !
Elle plaît sans le rechercher.
La nature y songe pour elle,
Et défend à l'art d'y toucher.
Sa figure douce & naïve
Est semblable à la fleur des champs,
Qui, sans soins, sans qu'on la cultive,
Naît de l'haleine du printems.
Mais pour plaire encor davantage,
Il faudroit qu'elle eût un amant.
L'amour est le fard de son âge ;
Et l'on s'embellit en aimant.

L'amour est le zéphir des belles :
Les belles sont autant de fleurs ;
Il les caresse avec ses aîles,
Pour faire naître leurs couleurs.

GENNEVOTE.
La morale est assez gentille !
Elle tend à former le cœur !
Et si j'y consentois, vous me feriez l'honneur
D'être le zéphir de ma fille ?

DOLIVAL.
Pouvez-vous, sans verser des pleurs,
Voir les travaux flétrir ses attraits enchanteurs
Pour soulager un peu votre indigence ;
Et bravant du soleil les brûlantes ardeurs,
Tirer avec effort sa foible subsistance
* Des épis que les Moissonneurs
Laissent tomber par négligence ?

GENNEVOTE.
Pour d'autres ce n'est rien ; pour nous c'est abondance.

DOLIVAL.
Sans s'exposer aux soupçons, aux mépris,
Rosine, j'en suis sûr, trouveroit dans Paris
Les ressources les plus honnêtes.

GENNEVOTE, *ironiquement.*
Les connoissez-vous bien ?

DOLIVAL.
Sitôt qu'on la verroit,
Ses charmes tourneroient les têtes.

GENNEVOTE.
Peut-être en même tems la sienne tourneroit.

DOLIVAL.
Eh ! non, ma bonne, non : Paris est une Ville
Où la vertu trouve plus d'un asyle.
Soyez sûr que j'ai raison.
Rosine avec honneur vivroit dans la maison
De quelque Dame respectable.

GENNEVOTE.
Vous voulez dire secourable.

DOLIVAL.
Elle ne manqueroit de rien.

GENNEVOTE.

Elle regretteroit alors sa pauvre mère.
Mon bonheur lui tient lieu de bien ;
Ce fut dans tous les tems son premier nécessaire.

DOLIVAL.

Elle se feroit une loi
De vous tirer de l'indigence.

GENNEVOTE.

Je ne la verrois pas, Monsieur ; & sa présence
Est le plus grand secours pour moi.

DOLIVAL.

Elle seroit heureuse & respectable ;
On lui trouveroit un parti.

GENNEVOTE.

Ce n'est pas le mot véritable.

DOLIVAL.

Et quel est-il donc ?

GENNEVOTE.

Le voici.
On lui proposeroit de lui faire un parti
Dans un état obscur : Rosine a l'ame haute ;
Et je lui dis souvent, comme une vérité,
Qu'on supporte la pauvreté
Bien plus aisément qu'une faute.
J'aime mieux la voir regagner la maison,
Chantant gaiement une chanson,
Et portant lestement sur sa tête une gerbe,
Que de la voir parée, à sa confusion,
D'un assortiment cher & d'un habit superbe ;
Son éclat troubleroit notre douce union.
Un argent mal acquis est toujours un mécompte.
Rosine est assez riche avec un bon renom.
J'aime mieux pour secours ses peines que sa honte.

(*Elle rentre dans la cabane.*)



SCENE IV.

DOLIVAL, *interdit.*

Peut-on penser si bien dans un état si bas ?
Parbleu ! ces femmes-là m'étonnent....
D'honneur, je ne les conçois pas...
Voyons... sans qu'elles me soupçonnent...
On ne peut les séduire; il faut donc les gagner.
Oui : je ne veux rien épargner.

SCENE V.

DOLIVAL, RUSTAUT.

DOLIVAL, *appellant Rustaut qui traverse le Théâtre.*

Rustaut, Rustaut, écoute, arrête.

RUSTAUT.

Non, bientôt pour nos gens c'est l'heure de dîner ;
Et je vais voir si l'on s'apprête...

DOLIVAL.

Je ne veux qu'un moment, tu peux me le donner :
Voilà quatre louis pour arrêter ta course.

RUSTAUT.

Pour qui ?

DOLIVAL.

Pour toi. Prends encor cette bourse.

RUSTAUT.

Pour qui ?

DOLIVAL.

Pour Gennevote & Rosine.

RUSTAUT.

Ah ! tant mieux.

DOLIVAL.

On dit que leur état est vraiment malheureux,
Qu'elles ont besoin de ressource.

RUSTAUT.

RUSTAUT.

Ah ! que j'ai de plaisir à vous voir vertueux,
Et prompt à soulager les gens dans la détresse !
Vous tenez de votre oncle.

DOLIVAL.

Oui, beaucoup.

RUSTAUT.

Mais pourquoi
Me donner de l'argent à moi ?
Je n'en ai pas besoin.

DOLIVAL.

C'est pour qu'avec adresse...

RUSTAUT.

Plaît-il ?

DOLIVAL.

Tu uses en douceur...
Qu'à leur destin on s'intéresse.

RUSTAUT.

Vous plairez bien à l'oncle en agissant ainsi !

DOLIVAL.

Madame Gennevote est un peu trop sévère.

RUSTAUT.

Elle a bien du mérite, & Monsieur la révère.

DOLIVAL.

Et Rosine ?

RUSTAUT.

Monsieur l'estime fort aussi.
Il la distingue, il la préfère
A toutes les filles d'ici.

DOLIVAL.

J'entends, j'entends... il la préfère.

RUSTAUT.

Lorsque je dis qu'il la trouve à son gré,
Je n'entends point y mettre de mystère.

DOLIVAL, *à part.*

Ah ! mon pauvre oncle !... A son âge on préfère ;
Mais au mien on est préféré.

RUSTAUT.

Mais, Monsieur....

DOLIVAL.

C'eſt aſſez. Obſervateur fidèle
Et de leurs actions & de tous leurs diſcours,
Il faut m'en rendre compte, & cela tous les jours.
Mes libéralités égaleront ton zèle.
N'en dis rien à mon oncle.

RUSTAUT.

Oh! non.

SCENE VI.

RUSTAUT, *ſeul.*

JE me défie un peu de ſon intention.
J'appartiens à ſon oncle, & le devoir m'engage
A l'informer de ma commiſſion;
Je ne veux point jouer un vilain perſonnage,
Quoique cela ſoit fort commun.
On n'eſt libéral à ſon âge,
Que pour faire pièce à quelqu'un.

ARIETTE.

Argent, argent, maître du monde,
Tu règne ſur tous les états;
Tous les jours, en faiſant ta ronde,
Tu fais faire bien des faux-pas.
A nos devoirs tu mets un terme;
La vertu, loin de tes attraits,
Qui ſur ſes jambes ſe croit ferme,
S'y tient bien mal quand tu parois.
Argent, argent, &c.

SCENE VII.

CANDOR, RUSTAUT.

EH bien! as-tu quelque choſe à m'apprendre?

RUSTAUT.

Oui, vraiment: votre cher neveu
Vous reſſemble; il a le cœur tendre:

Dès qu'on nomme Rosine, on le voit tout en feu ;
Et ce qui va plus vous surprendre,
C'est que de son argent il fait un bon emploi.

CANDOR.

Comment ?

RUSTAUT.

Il m'a donné quatre louis pour moi ;
Et cette bourse pour Rosine.

CANDOR.

Ah !

RUSTAUT.

Vous voyez que c'est montrer
Son intention clandestine

CANDOR, *d'un air imposant.*

Il ne t'appartient pas d'oser la pénétrer.
(*A part.*)
Mon neveu l'aimeroit ?... Oui ; la saison dernière,
J'ai remarqué...

RUSTAUT.

Vous voyez clairement....

CANDOR.

(*A part.*) (*Haut.*)
Nous sçaurons... Obéis très-ponctuellement.
Mais le malheur rend l'ame fière :
Rosine est dans le cas. Garde-toi de ternir
Le bien qu'on t'a chargé de faire.
Il faut exécuter ces ordres de manière
Qu'elle ne sçache pas d'où cela peut venir.

RUSTAUT.

J'entends.

CANDOR.

T'a-t-on parlé de Gennevote ?

RUSTAUT.

Oui, oui ; la Cousine Gérard,
La Commère Nicole, & puis Jeanne Marote,
Avec la femme à Mathurin Trinquart :
Je les vois là-bas qui moissonnent.

CANDOR.

Je voudrois les interroger.

D.

RUSTAUT.

Elles cherchent toujours ceux qui les questionnent.

CANDOR.

Nos gens doivent avoir grand besoin de manger ;
Va les chercher.

RUSTAUT.

Je vais répondre à votre attente,
Car je me sens pressé d'une faim dévorante.

SCENE VIII.

CANDOR, TROIS COMMERES.

CANDOR.

Bonnes femmes, venez à moi ;
J'ai des questions à vous faire.

LA TRINQUART.

Ah! tant mieux, Monseigneur ; j'n'aimons pas à nous taire.

NICOLE.

Quand je parlons, j'sçavons toujours pourquoi.

MAROTE.

Le pourquoi n'est pas nécessaire.

LA TRINQUART.

Mais apparemment, ma Commère,
Je parlons pour notre plaisir.

CANDOR.

Sur un fait il faut m'éclaircir.

LA TRINQUART.

Bon Dieu ! oui, Monseigneur ; j'ons l'âge.
J'ons vu trente-neuf moissons ; j'avons eu tout le tems
D'examiner tout le Village.
Je sçavons les tenans & les aboutissans.

NICOLE.

Oui, je vous dirons bien qu'la fille à Mathurine
S'laisse engeoler par l'fils de Piar'-Jean.

MAROTE.

Bon chien chasse de race : & n'sçavais-vous pas bian

Que de peur d'en manquer, la petite Claudine
A trois amoureux ?

LA TRINQUART.

Oui ?

NICOLE.

Comment donc ! ma Cousine,
Vous l'ignorais ? Mais d'où venais-vous donc ?

MAROTE.

Et la femme à Jacques Cardon
Trouve notre meûnier homme de bonne mine.

LA TRINQUART.

Et la meûnière en donne à moudre à son mari :
J'allons vous raconter ses tours.

MAROTE.

J'en ons ben ri.

NICOLE.

Pour tromper, celle-là rafine.

CANDOR.

Mais à la fin on se taira.
Et peut-être qu'on m'apprendra...

MAROTE.

Quoi, Monseigneur ?

CANDOR.

Ce qu'est Gennevote, & Rosine.

LA TRINQUART.

Oui, oui, j'allons vous dire ça.

MAROTE.

Gennevote est brave femme.

NICOLE.

Point de malice dans l'ame.

LA TRINQUART.

Mais on sçait ce qu'on en contoit.

CANDOR.

Voyons.

MAROTE.

Monseigneur, elle étoit
Au tems jadis une Dame.

NICOLE.

Oui, vraiment, une Madame.

LA TRINQUART.

Bonne femme.

NICOLE.

Brave femme.

LA TRINQUART.

Quand j'allions à l'école ensemble. . .

CANDOR.

Allons au fait.

Parlez, parlez, Dame Marote.

MAROTE.

Eh bien ! la pauvre Gennevote
Mangea son pain blanc le premier ;
Alle portoit un grand panier,
Rubans, robe de soie & mantelet.

Ensemble. NICOLE.

Qu'importe ?

LA TRINQUNRT.

Qu importe ?

MAROTE.

Mais aujourd'hui, pour son malheur,
C'est un habit de laine qu'elle porte.

LA TRINQUART.

V'là ç'que c'est d'avoir un bon cœur.

CANDOR.

Connoissez-vous sa famille ?

NICOLE.

Oui, Monseigneur : elle est fille.

MAROTE.

Elle est femme.

LA TRINQUART.

Veuve.

NICOLE.

Non.

Vous n'sçavais pas la raison.

MAROTE.

La raison ? . . mieux que vous, peut-être.
Un biau Monsieur de Mélincour,

(*Candor paroît frappé du nom de Mélincour.*)

Un jour,
Avec li, la fit disparoître.

Ensemble. {
Vous voyais qu'alle est femme.
NICOLE.
Vous voyais qu'alle est fille.
LA TRINQUART.
Vous voyais qu'alle est veuve.
}

MAROTE.
Eh ! non, non, non.

LA TRINQUART & NICOLE.
Si, si.

MAROTE.
Partant, Monseigneur, on devine
Que mon compagnon si joli...

NICOLE.
Li fit un présent de Rosine.

LA TRINQUART.
Pour qu'all' se souvienne de li.

CANDOR.
Ah ! me voilà bien éclairci !
C'en est assez ; au-lieu de me tirer de peine...
Ah ! voici nos Seyeux que Rustaut me ramène...

SCENE IX.

RUSTAUT, LES MOISSONNEURS, CANDOR, LES COMMERES.

CANDOR.
ALlons, mes chers enfans, venez m'environner ;
C'est votre ami qui vous rassemble :
L'heure vous rappelle au dîner ;
Nous allons tous manger ensemble.
Pour travailler de meilleur cœur,
Reprenéz des forces nouvelles.

(*A Rustaut.*)

Mets la nappe sur ces javelles.
Voilà la table du bonheur.
Je ne vois point Rosine.

MAROTE.

Elle n'eſt que glaneuſe ;
Pourquoi mangeroit-elle ?

LA TRINQUART.

Alle ne gagne rien.

CANDOR.

Elle en eſt plus à plaindre.

NICOLE.

Alle n'a pas de bien ;
Alle n'en fait pas moins la glorieuſe.

SCENE X.

DOLIVAL, GENNEVOTE, ROSINE, RUSTAUT, *les Moiſſonneurs & les Commères.*

DOLIVAL, *tirant Roſine par le bras à la porte de la chaumière.*

Roſine ne veut pas venir,
Mon oncle.

ROSINE.

Eh bien ! voulez-vous donc finir?

CANDOR.

Venez, venez, Roſine.

ROSINE.

Oh ! je ſuis trop honteuſe.

CANDOR.

Gennevote, venez auſſi.

GENNEVOTE.

Monſeigneur, excuſez : nous ſommes bien ici.

CANDOR.

Je vous l'ordonne ; allons.

GENNEVOTE.

C'eſt par obéiſſance.

CANDOR.

A mes côtés placez-vous toutes deux.

ROSINE.

Ah ! Monſeigneur...

DOLIVAL.

DOLIVAL.

Ayez plus d'assurance.

NICOLE.

J'allons faire un dîner joyeux.

(Les Moissonneurs s'asseyent sur des gerbes.)

CANDOR, *à Dolival qui veut s'asseoir à côté de Rosine ; il lui indique une place plus éloignée.*

Passe-là.

MAROTE *fait remarquer à une des Commères, que Candor a fait asseoir Rosine auprès de lui.*

Que dis-tu de cette préférence ?

CHŒUR *des Moissonneurs & des Moissonneuses.*

Ah ! queu régal !
Notre bon Maître
Veut bien paroître
Notre égal.

(Pendant ce chœur on sert à chacun un potage rempli de soupe, avec un morceau de salé, du pain & du fromage.)

PIERRE.

Oh ! tatiguè, v'là de bian bonne soupe.

Le pere TRINQUART.

Cela refait son homme.

JEROSME.

Un grand Docteur,
Qui sçait bien ce qu'il faut pour réjouir le cœur ;
Dit qu'après le potage, on doit, à pleine coupe,
Sabler un bon coup de vin pur.

GUILLOT.

Voirment, pour l'estomac c'est un remède sûr.

COLAS.

Ça chasse itou l'humeur mélancolique.

CANDOR.

Il est aisé de le mettre en pratique.
Rustaut, sers chacun à son gré.

Le pere TRINQUART.

Aveins notre tasse, ma femme.

NICOLE.

Tiens, la v'là.

JEROSME.

V'là la mienne itou.

RUSTAUT.

C'eſt un pot !

JEROSME.

Dame !
C'eſt-là ma taſſe, à moi, quand je ſuis altéré.

CANDOR.

Allons, Roſine ; allons, ma bonne femme.

GENNEVOTE.

Nous ne buvons pas, Monſeigneur.

CANDOR.

A ma ſanté ?

GENNEVOTE.

C'eſt de toute notre ame.

ROSINE.

Vous nous faites bien de l'honneur.

CANDOR.

AIR.

C'eſt en buvant qu'on ſe délaſſe ;
Buvez à moi, je bois à vous.
Que nos cœurs, comme chaque taſſe,
Sans ceſſe ſe rapprochent tous.

CHŒUR *de Moiſſonneurs & Moiſſonneuſes.*

C'eſt en buvant qu'on ſe délaſſe ;
Buvons, buvons, rien n'eſt ſi doux.
Que nos cœurs, comme chaque taſſe,
Sans ceſſe ſe rapprochent tous.

LA TRINQUART.

Regarde, Monſeigneur verſe à boire à Roſine.

MAROTE.

Elle eſt bienheureuſe.

NICOLE.

Bon ! bon !
On a peut-être une raiſon.

LA TRINQUART.

Je n'en répondons pas.

MAROTE.

Tais-toi donc, ma couſine.

NICOLE.

Queu babillarde !

COLAS.

Mais paix donc.

Lorſque je bois, je n'aime pas qu'on cauſe.

Le pere TRINQUART.

La ſoif eſt une belle choſe.

DOLIVAL.

Allons, Roſine, une chanſon.

ROSINE.

Je n'en ſçais point.

LA TRINQUART.

Dis-en toi, ma Commère.

MAROTE.

Eh! mais, tredame! pourquoi non,
A Monſeigneur ſi ça peut plaire?

NICOLE.

Monſeigneur chantera le r'flin

CANDOR.

Oui, oui, oui.

LA TRINQUART.

Mettons-nous en train.

MAROTE.

O le bon tems que la moiſſon!
On eſt enſemble ſans façon.
Auprès de nos jeunes fillettes
On voit toujours queuques garçons,
Qui guettent ſous les collerettes,
Et pis qui contont leurs raiſons.
O le bon tems que la moiſſon!
On eſt enſemble ſans façon.
Le ſoir on s'en va dans la grange,
Les gerbes y ſont à foiſon;
Tandis que chacun les arrange,
Pierrot s'arrange avec Liſon.
O le bon tems que la moiſſon! &c.
Jerôme apporte une galette
Avec un morceau de jambon;
Mais où fera-il la dinette?

C'est sur les genoux de Suzon.
O le bon tems, &c.
Fillette novice soupire,
Elle n'en sçait pas la raison;
Mais l'amour qui cherche à l'instruire,
Lui fait trouver un bon garçon.
O le bon tems, &c.
A sa bonne femme Gertrude,
Charlot, déja presque barbon,
L'aimant toujours par habitude,
Fait présent d'un petit poupon.
O le bon tems, &c.

DOLIVAL.

L'amour fait souvent qu'on oublie
Naissance, fortune & raison.
Avec une fille jolie,
Un Roi peut être à l'unisson.
O le bon tems, &c.

RUSTAUT.

Allons, l'heure annonce le terme
Où doit cesser notre repos.
Signalez-vous par des efforts nouveaux.
De crainte que le bled sur la terre ne germe,
Mettez les gerbes en monceaux;
Dans les granges qu'on les enferme;
Et que les meules de la ferme
Aux regards des passans attestent vos travaux.

CANDOR.

AIR.

Honneur, honheur
Au Moissonneur,
De l'indigence
Consolateur;
De l'abondance
Il est l'auteur.
Pour l'opulence,
Pour la grandeur,
Point de bonheur
Sans laboureur.
Honneur, honneur
Au Moissonneur.
(*Tous en s'en allant.*)
Honneur, honneur
Au Moissonneur.

(Les Moissonneurs retournent à leur ouvrage. Dolival fait semblant de suivre Candor ; il revient sur les pas de Rosine & de Gennevote ; il veut les aborder lorsqu'elles sont prêtes à rentrer dans leur chaumière. Gennevote fait rentrer Rosine, fait une grande révérence à Dolival, & ferme brusquement la porte.)

SÇENE XI.

DOLIVAL, *seul.*

» SEs mépris irritent ma flamme ; *
» De mon projet je veux venir à bout ;
» Et je me détermine à tout,
» Pour enlever Rosine à cette étrange femme. »

* Ces quatre vers marqués de guillemets se passent à la Représentation ; mais il faut que l'Acteur y supplée par un mouvement de dépit, qui en fasse sentir l'équivalent.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RUSTAUT, *seul.*

CEtte bourse-là m'embarrasse.
Je n'aime point l'argent quand il n'est pas à moi.
Voyons ce qu'il faut que je fasse
Pour m'acquitter de mon emploi.
Sans hésiter, dans cette bourse
Remettons ces quatre louis :
Du malheur qu'on soulage augmentons la ressource ;
Une bonne action doit se faire *gratis*.
Je les vois toutes deux sortir de leur chaumière :
Il faudroit agir de manière....

SCENE II.

GENNEVOTE, ROSINE, RUSTAUT.

GENNEVOTE, *portant à son bras un grand panier rempli d'écheveaux de fil.*

JE vais porter ce fil au Tisserand.

ROSINE.

Ma mère,

Laissez-moi le porter.

GENNEVOTE.

Il n'est pas nécessaire.

ROSINE.

Cette charge est d'un trop grand poids.

GENNEVOTE.

Ce n'est que ma tâche d'un mois.

ROSINE.

Ce panier est trop lourd.

GENNEVOTE.

Non, non.

ROSINE. *Elle ôte le panier du bras de Gennevote, & le pose sur le banc.*

Laissez-moi faire.

GENNEVOTE, *avec un peu d'humeur.*

Non.

ROSINE.

Non! Si vous avez pour moi de l'amitié,
Vous n'en prendrez au plus que la moitié;
Ou ce soir, ou demain, je porterai le reste.

(*Elle ôte du panier, malgré Gennevote, une partie des écheveaux de fil, les pose sur le banc, & dit en la regardant avec amitié:*)

Oui, la, la ... fâchez-vous. Par quel destin funeste
Rendez-vous votre état le plus dur des états?
Vous abrégez vos jours. Vous ne m'aimez donc pas?

GENNEVOTE, *encore avec un peu d'humeur.*

Eh! la jeunesse a bien de l'avantage!...

Mais elle eſt expoſée à des dangers...

ROSINE.

Comment ?

RUSTAUT, *derrière, guettant l'occaſion de placer la bourſe ſans être apperçu.*

Si je pouvois tout doucement...

GENNEVOTE, *ſe radouciſſant.*

Roſine, quand on a ton âge,
Ces dangers-là ſont un amant.
Je t'aime trop pour que tu me chagrines.
L'honneur, ô ma très-chère enfant !
Eſt un collier de perles fines
Qu'il faut conſerver en entier ;
Un ſeul grain détaché, le reſte ſe défile.
Retiens cette leçon utile :
Il ne faut jamais perdre un grain de ſon collier.

ROSINE.

Je ſuis sûre d'avoir toujours une ame honnête.

RUSTAUT.

Tandis qu'elles tournent la tête,
Mettons la bourſe à côté du panier.

(*Il la poſe ſur le banc, & dit à Dolival qu'il rencontre au fond du Théâtre :*)

J'ai gliſſé votre argent...

DOLIVAL.

Ecoute.

(*Il le tire à part, pour lui parler en particulier.*)

ROSINE.

Sur ma conduite auriez-vous quelque doute ?

GENNEVOTE.

Non; & je crois que ton cœur libre encor,
Du moindre attachement n'a pas les apparences :
Mais parle vrai ; dis-moi ce que tu penſes
Du neveu de Monſieur Candor.

ROSINE.

Rien du tout, ſoyez-en certaine ;
Je n'ai pas ſeulement ſur lui jetté les yeux.

GENNEVOTE.

Ma chère Roſine, tant mieux.

ARIETTE.

Prends-y bien garde,
Crains un amant.
Qu'on le regarde
Un ſeul moment,
On ſe haſarde.
Prends-y bien garde;
Crains un amant.
Quand on l'écoute,
Cher il en coûte:
L'amour ſurprend.
Et oui ſans doute,
Le cœur ſe rend.
Prends-y bien garde, &c.
On te dira:
Belle Roſine...
On s'écriera:
Elle eſt divine.
Pour mieux trahir,
L'amant eſt tendre;
Loin de l'entendre;
Il faut le fuir.
Prends-y bien garde, &c.

(Sur la fin de cette Ariette, Dolival s'approche tout doucement pour écouter ce que diſent Gennevote & Roſine.)

ROSINE.

Ah! n'appréhendez rien... Vous devez me connoître.

GENNEVOTE.

Oui. Tandis que je vais ailleurs,
Va rejoindre nos Moiſſonneurs.

ROSINE.

Oui, vous avez raiſon; & bien-tôt j'y vais être.

GENNEVOTE.

Mais comme je ſerai long-tems dehors peut-être,
Et que tu reviendras ſûrement avant moi,
Prends la clé.

ROSINE.

Oui, ma mère.

(Pendant que Gennevote cherche la clé dans ſa poche; Dolival a le tems de faire ſon à parte.)

DOLIVAL.

Quoi!

Roſine

Rosine reviendra chez elle avant sa mère !
Prévenons-la ; ne faisons point de bruit,
Et glissons-nous dans la chaumière ;
Dussé-je, pour l'attendre, être jusqu'à la nuit.

(Il entre furtivement dans la cabane.)

GENNEVOTE.

Mets ordre à tout, & fais ensorte
Qu'on n'entre point dans la maison.

ROSINE.

Oui, c'est bien mon intention :
Commençons par fermer la porte.

(Pendant que Ro. ne ferme la porte à double tour, sans soupçonner que Dolival est entré dans la maison, Gennevote qui va reprendre son panier, apperçoit la bourse sur le banc.)

GENNEVOTE.

Ah ! ma fille, qu'est-ce que c'est
Que je trouve là ?

ROSINE.

Quoi ?

GENNNEVOTE.

Viens voir ; c'est une bourse.

ROSINE.

Ciel ! elle est pleine d'or.

GENNEVOTE.

C'est ce qui me paroît.
Cet or-là dans nos mains ne vient pas à sa source.

ROSINE.

On s'est assis sur notre banc.
C'est quelqu'un qui l'aura laissée.

GENNEVOTE.

Comme toi j'en ai la pensée.

ROSINE.

Quel bonheur !

GENNEVOTE.

Oui, rendons-la.

ROSINE.

Sur le champ.

GENNEVOTE.

Oui, sans doute.

ROSINE.

Il faut qu'on l'affiche
Aux portes du Château ; cela sans hésiter.
Cette bourse appartient à quelqu'homme bien riche.

GENNEVOTE.

Et qui par conséquent doit bien la regretter.
Le devoir le plus nécessaire
Est d'aller remettre cet or
Dans les mains de Monsieur Candor ;
C'est toi que j'en charge.

ROSINE.

Ah ! ma mère,
Je n'oserai pas.

GENNEVOTE.

Pourquoi donc ?
Il est si doux, si bienfaisant, si bon !

ROSINE.

Je le sçais, & je le révère.
Maman, j'irai si vous voulez.
Mais lorsque je le vois, tous mes sens sont troublés,
Je n'ai pas la moindre assurance.

GENNEVOTE.

Va, va, ce trouble-là tient encore à l'enfance :
Mais Candor est ami de la simplicité ;
Et ton air de timidité
Lui plaira plus que trop de confiance.

SCENE III.

ROSINE, *seule.*

NOn, je ne puis soutenir sa présence ;
Mon embarras, mon trouble, ma rougeur....
Un sentiment plus fort que la reconnoissance,
Répand le trouble dans mon cœur.

ARIETTE.

Candor est bienfaisant ;
Mais sa douceur extrême
Le rend plus imposant.
Je sçais que chacun l'aime ;
Il est la bonté même ;
Qui le voit est content.
Je le sçais ; & pourtant
Je ne suis plus la même.
Aussi-tôt qu'il m'entend,
Je tremble ; & cependant,
Si tout le monde l'aime,
Je crois l'aimer autant.

SCENE IV.

LE VIEILLARD GUILLOT, ROSINE.

LE VIEILLARD.

Je ne sçais pas pourquoi Monsieur Rustaut m'oblige
De quitter le travail, & me fait le paiement
De ma journée. Un pareil traitement
Et me mortifie & m'afflige.
J'ons soixante & dix ans, il est vrai, bien sonnés:
Est-ce être vieux, quand on se porte
Comme un charme? J'avons une santé plus forte
Que ces Godeluraux minces & bien tournés.

ROSINE.

Vous en ces lieux que le hasard attire,
N'avez-vous pas entendu dire
Qu'une bourse eût été perdue ici?

LE VIEILLARD.

Qui? nous?

ROSINE.

Oui.

LE VIEILLARD.

Je n'en sçavons rien.

ROSINE.

En voilà pourtant une

Que ma mère a trouvée.

LE VIEILLARD.

Eh bien ! tant mieux pour vous.

ROSINE.

C'est un bonheur, & non une fortune :
Remettez cette bourse à notre bon Seigneur.
Tout le Village vous estime ;
On sçait combien vous respectez l'honneur ;
Ma confiance en vous est juste & légitime.

LE VIEILLARD.

Quoique pauvre, il est vrai, j'avons des sentimens ;
L'honneur est chez les pauvres gens.
(*A Rosine.*)
Mais rendez ce dépôt vous-même.

ROSINE.

Je vous prie....
Faites-moi ce plaisir.

LE VIEILLARD.

Eh bien ! ma chère amie,
Votre confiance aura lieu ;
Je rendrons votre bourse, & même toute pleine.

ROSINE.

Mon cher Guillot, je n'en suis pas en peine.
Voilà Monsieur Candor. Adieu.
(*Elle sort.*)

SCENE V.

CANDOR, LE VIEILLARD.

CANDOR, *à part*

Tous les propos de ces Commères
Me donnent des soupçons sans m'assurer de rien ;
Mais avec Gennevote un moment d'entretien
Me donneroit des notions plus claires.

LE VIEILLARD.

Mon bon Seigneur, j'avons commission
De vous dire, qu'on viant de trouver une bourse.

CANDOR.

Qui ?

LE VIEILLARD.

Rosine & sa mère.

CANDOR.

Et la reclame-t-on ?

LE VIEILLARD.

Non, Monſeigneur.

CANDOR.

Tant mieux ; & c'eſt une reſſource
Qu'elles feront bien de garder.
Perſonne ne viendra la leur redemander.

LE VIEILLARD.

Mais alle m'a chargé.....

CANDOR.

Guillot, va la lui rendre.
Fais ce que je te dis.

LE VIEILLARD.

Vous me faites comprendre...
Mais. ...

CANDOR.

Va donc ; finis tes propos.

LE VIEILLARD.

Oh ! c'eſt lui, c'eſt lui-même : il n'en fait jamais d'autre.

CANDOR.

Laiſſe-moi ; j'ai beſoin d'un moment de repos.

LE VIEILLARD.

Mon bon Seigneur, vous procurais le nôtre ;
Il ſeroit inhumain d'interrompre le vôtre.
(*A part, en s'en allant.*)
Un tel ſecours leur vient fort à propos.

SCENE VI.

CANDOR, *ſeul.*

ARIETTE.

Depuis que le jour nous éclaire,
Mon corps eſt dans l'activité ;
C'eſt un travail ſi ſalutaire,
Qui fait ma force & ma ſanté.
Le ſommeil affermit la trame
Des jours qui nous ſont préparés.
Quand on a la paix dans ſon ame,
Les ſens ſont bientôt réparés.

Sur ce gazon, près de cette fontaine,
Le sommeil va me rafraîchir.
Qui n'a jamais connu le travail & la peine,
N'a jamais goûté le plaisir.
(*Il s'endort sur le gazon.*)

SCENE VII.

CANDOR *endormi*; ROSINE, *avec un faisceau d'épis sur sa tête.*

ROSINE.

ARIETTE.

MA démarche est légère,
Je rapporte chez nous
De quoi nourrir ma mère;
Et ce poids est bien doux.
Pour moi c'est une fête;
Ma peine est un bonheur:
Le poids est sur ma tête,
Le plaisir dans mon cœur.

Que vois-je? Ici Monsieur Candor repose!
Respectons son sommeil. Hélas! si j'étois cause....
Son repos précieux est pour nous un présent;
C'est un bien qui nous intéresse.
Puisse un calme si doux, toujours le délassant,
Etendre sa carrière à l'extrême vieillesse!
Le pauvre n'a d'autre richesse
Que les jours prolongés de l'homme bienfaisant.

ARIETTE.

O toi que le hameau révère!
O toi, notre vrai défenseur,
Notre ami, notre tendre père!
Tu reposes avec douceur.
Ton sommeil facile,
Sous un ciel d'azur,
D'une ame tranquille
Peint le souffle pur.
Tes vœux préservent de l'orage
Nos vendanges & nos moissons;

On connoît l'asyle du sage
A la paix dont nous jouissons.
Je vais prêter l'oreille....
Doucement il sommeille ;
Je crains qu'il ne s'éveille :
Le jour a trop d'éclat.
Paix, plaçons cette branche.
Oui, oui, le jour a trop d'éclat.
Encore cette branche.
Et vers lui qu'elle panche :
Mais s'il se réveille....
Paix, c'est à merveille.
Ha! comme mon cœur bat!

(Elle place autour de Candor les branches qu'elle a coupées.)

Voyons s'il peut en tirer avantage.
Le soleil est dans sa hauteur,
Et ses rayons, par-dessus ce feuillage,
Tombent à plomb sur son visage ;
Je vais en modérer l'ardeur.

(Elle détache son mouchoir de col, & l'étend sur les yeux de Candor.)

CANDOR, *en dormant.*

Rosine, Rosine!

ROSINE.

Il me nomme.
Ah! je l'ai réveillé.

(Elle se sauve, & va se cacher contre la porte de la chaumière, en avançant la tête de tems en tems, pour voir si Candor n'est pas fâché qu'on ait interrompu son sommeil.)

CANDOR *se lève sur son séant.*

Je ne sçais pas quel bruit
M'est venu tirer de mon somme.

ROSINE.

Il est fâché.

CANDOR.

J'aurois moins dormi cette nuit :
On m'a rendu service.

ROSINE.

Ah! que j'en suis émue!

CANDOR.

Je rêvois, je sentois mon ame suspendue
Entre les restes du sommeil,
Et l'instant qui touche au réveil:
Rosine s'offroit à ma vue ;
Je distinguois les sons de sa voix ingénue.
Je n'éprouvai jamais un sentiment pareil.
Quel est ce voile ? .... J'examine....
Je ne me trompe pas ... quel seroit son dessein !
C'est celui dont se sert la modeste Rosine,
Pour dérober aux yeux la blancheur de son sein :
Mon songe n'est donc pas une illusion pure.
Cherchons & découvrons quelle est cette aventure.

ROSINE.

Il approche, rentrons.

(*Rosine, ouvrant la porte, apperçoit Dolival, & fuit toute effrayée.*)

Ciel ! un homme chez nous ?

DOLIVAL.

Rosine, pourquoi fuyez-vous ?

CANDOR.

Que vois-je ? ô funeste lumière !
Dolival imprudent caché dans la chaumière ! ..

(*Elle revient tremblante.*)

ROSINE.

Ah ! Monsieur ... Monseigneur ! ...

(*Elle court, toute épouvantée, à l'autre coin du Théâtre, Candor la suit. Dolival qui poursuit toujours Rosine, apperçoit Candor qui a le dos tourné, & rebrousse chemin.*)

SCENE. VIII.

CANDOR, ROSINE.

CANDOR, *ramenant Rosine.*

Vous voilà hors d'haleine.

ROSINE.

Un Monsieur me poursuit... J'ai peur.

CANDOR.

CANDOR.

Il feroit affligé de caufer votre peine.
C'eft mon neveu.

ROSINE.

C'eft pour cela
Qu'il devroit de fon oncle imiter la conduite.
Nous n'avons rien à nous dire ; voilà
Pour quel fujet j'ai pris la fuite.

CANDOR.

Je fuis sûr que, fans votre aveu,
Il étoit dans votre cabane.

ROSINE.

Pourroit-on croire ? ô Ciel !

CANDOR.

Je le condamne.
(*A part.*) Le feul coupable eft mon neveu.
Ce voile eft-il à vous ? Parlez.

ROSINE.

Je vous conjure
De m'excufer, fi j'ai troublé votre fommeil.
Ah ! ce n'étoit, je vous le jure,
Que pour vous garantir des ardeurs du foleil.
Rendez-le moi.

CANDOR.

Le voilà ; mais, ma fille,
Quel interêt (parlez de bonne foi,
Comme fi vous étiez de ma propre famille)
Vous engageoit à prendre autant de foin de moi ?

ROSINE.

Eh ! quelle ame affez dure, affez dénaturée
Ne prendroit pas à vous le plus tendre intérêt ?
Vous êtes révéré de toute la Contrée :
Dès que nous vous voyons, notre bonheur paroît.
Tous vos difcours ne tendent qu'à nous plaire;
Nos cœurs n'en perdent jamais rien :
Vous ne parlez que pour dire du bien ;
Vous n'agiffez que pour en faire.
Quand vous êtes heureux, nous fommes tous contens.
Vos yeux nous fervent de préfage ;
Nous confultons votre vifage,
Comme on regarde au Ciel pour prévoir le beau tems.

CANDOR.

Je suis touché de voir qu'on m'aime.

ROSINE.

On vous aime comme soi-même.

CANDOR.

Je jouis de ce sentiment.

(Il lui prend la main.)

Ah ! Rosine. (*A part.*) Qu'allois-je faire ?

ROSINE.

Ah ! Monseigneur !...

CANDOR.

En ce moment,
Rosine, je suis un bon père
Qui prend la main de son enfant.

ROSINE.

C'est à moi de baiser la vôtre.

CANDOR.

Arrêtez ; mais soyez plus sincère qu'une autre :
Confiez-moi qui vous êtes.

ROSINE.

Je suis....
La fille de Gennevote.

CANDOR.

Et qu'est-elle elle-même ?
Je veux la servir ; je le puis.

ROSINE, *vivement.*

Ce seroit un service extrême
Que vous me rendriez.

CANDOR.

Mais que fait-elle enfin ?

ROSINE.

Ce que je fais... elle vous aime.

CANDOR.

Pourquoi donc me fuit-elle, & quel est son dessein ?
Depuis un an je suis Seigneur de ce village :
Elle n'est point venue avec les habitans,
Quand ils m'ont rendu leur hommage ;
Je ne la vois jamais : qui la rend si sauvage ?

ROSINE.

Elle respecte votre tems.

De vous à nous la distance est si grande!..
On a peur de vous détourner.
S'il falloit obtenir de vous quelque demande,
On craindroit moins de vous importuner.

DUO.

CANDOR.
A vous je m'intéresse :
Ce sentiment est doux.
Sa vertu, sa jeunesse....
Je prendrai soin de vous;
Je serai votre guide.
Eh bien! Rosine? eh bien!
(*Il lui prend la main avec affection.*)
Soyez donc moins timide,
Je suis votre soutien.
A vous je m'intéresse, &c.

ROSINE.
Ah! nous vous aimons tous.
A vous on s'intéresse;
Le respect, la tendresse,
Tous nos cœurs sont à vous,
Son regard m'intimide.
Eh bien!
(*Elle le regarde avec intérêt & modestie.*)
Soyez notre soutien,
Notre espoir, notre guide.
Ah! nous vous aimons tous, &c.

ROSINE.
Voilà ma mère; elle marche avec peine:
Permettez, pour que je l'amène,
Que j'aille lui donner le bras.
CANDOR.
Non, non; je vais moi-même au-devant de ses pas.

SCENE IX.

GENNEVOTE, CANDOR, ROSINE.

CANDOR.
MA pauvre Gennevote, allons, ma bonne mère,
Vous paroissez bien lasse; il faudroit vous asseoir.
ROSINE.
Elle se tue aussi du matin jusqu'au soir:
Que ne me laisse-t-elle faire?
GENNEVOTE.
C'est vous, notre bon Maître? Ah! mon cœur est content.
Permettez donc que je vous remercie
De toutes vos bontés pour cette chère enfant.

CANDOR.

Je veux, pour travailler au bonheur de ſa vie,
Vous parler en particulier.

GENNEVOTE.

Tiens, Roſine, prends ce panier.

ROSINE, *à ſa mère.*

J'y vais mettre ce fil, & le porter moi-même.

CANDOR.

Allons, placez-vous là, ma bonne : je vous aime.

SCENE X.

CANDOR, GENNEVOTE, DOLIVAL.

(*Pendant que Candor fait aſſeoir Gennevote, & ſe met à côté d'elle;*)

DOLIVAL, *au fond du Théâtre, à un de ſes gens :*

Fort bien : Roſine a pris ce chemin détourné ;
Cours, fais exécuter l'ordre que j'ai donné.
Mais la prudence eſt ici néceſſaire ;
Ne précipitez rien, & guettez le moment...
(*Il ſe retire.*)

SCENE XI.

CANDOR, GENNEVOTE.

CANDOR, *à Gennevote.*

Parlez-moi ſans déguiſement,
Je ſçais tout.

GENNEVOTE.

Quoi ?

CANDOR.

Soyez ſincère.

Melincour...

GENNEVOTE.

Etoit mon époux....
Rosine étoit sa fille.... Elle a perdu sa mère.

CANDOR.

Elle l'a retrouvée en vous.

GENNEVOTE.

J'ai rempli ce devoir bien doux, mais nécessaire.
Ses parens durs & fiers ont voulu l'abaisser ;
Ils ont eu honte d'une fille
De qui la pauvreté sembloit les offenser ;
Elle a cessé d'être de leur famille.

CANDOR.

Comment ! loin de s'intéresser....

GENNEVOTE.

Ah ! quelle différence ! un cœur tendre & sensible..
Un cœur comme le vôtre...

CANDOR.

O ciel ! est-il possible ?
Le riche pour parent méconnoît l'indigent !
Et quand son faux orgueil achète à prix d'argent
Des titres faux, & des parens postiches,
Ceux qu'il a délaissés, en murmurent tout bas !

GENNEVOTE.

Eh ! ce sont eux qui, dans ce cas,
Doivent rougir d'avoir des parens riches.

CANDOR.

Rosine leur eût fait honneur,
Au-lieu de leur être importune.

GENNEVOTE.

Rosine m'a suivie au sein de l'infortune ;
Dans mes chagrins cuisans elle a fait mon bonheur.

CANDOR.

Mais Melincour étoit le neveu de mon père.

GENNEVOTE.

Je le sçais bien, Monsieur.

CANDOR.

A quelle intention
M'avez-vous donc fait un mystère
De votre situation ?

GENNEVOTE, *timidement.*

Monsieur, j'ai cru le devoir faire.
J'ai sçu qu'un long procès vous avoit désunis.
Ces débats d'intérêt, quand même ils sont finis,
Conservent encore une chaîne,
Et nourrissent long-tems les germes de la haine.

CANDOR, *se levant.*

Voilà le triste fruit des procès de parens.

GENNEVOTE.

Des cœurs nobles & hauts qui sont dans la misère,
Imaginent toujours d'autres expédiens
Que d'aller mendier le bien qu'on peut leur faire.
Ah! des secours forcés sont bien humilians!

CANDOR.

Vous avez mal connu mon caractère.
Je veux, en la dotant, lui donner un époux.

GENNEVOTE.

Monsieur, nous vous pourrions attirer des reproches,
En recevant tant de bienfaits de vous.
Vous avez des parens moins éloignés que nous.

CANDOR.

Les plus infortunés sont toujours les plus proches.

GENNEVOTE.

Mon cœur est pénétré de tous vos sentimens.
Cette chère Rosine, eh bien! je vous la rends.
La séparation me paroîtra cruelle;
Mais volontiers je me sacrifierai.
Vous la rendez heureuse; alors je le ferai.

CANDOR.

Non, non; vous vivrez avec elle.
Je conçois un projet, & je l'établirai.
Mon neveu... je le vois: éloignez-vous, de grace:
Je veux sonder son cœur, sçavoir ce qui s'y passe.
Amenez-moi Rosine; alors je vous dirai...

(*Il reconduit Gennevote en lui parlant bas.*)

SCENE XII.

DOLIVAL.

L'Entreprise est hardie ; il faut payer d'audace...
Tandis qu'on va saisir l'occasion,
Je reste ici pour ôter tout soupçon.

SCENE XIII.

CANDOR, DOLIVAL.

CANDOR.

Comment ! tu n'es pas à la chasse ?

DOLIVAL.

Bon ! vous n'avez qu'un chien, que voulez-vous qu'on fasse?

CANDOR.

Causer avec Rosine est un plaisir plus grand.

DOLIVAL.

Rosine !

CANDOR.

Tu fais l'ignorant ?
Je t'ai vu sortir de chez elle.

DOLIVAL.

Il est vrai que tantôt, par la chaleur cruelle,
Consumé, lassé, désœuvré,
J'ai vu cette cabane ouverte,
Je l'ai trouvée totalement déserte ;
Sans conséquence alors j'y suis entré.
Voilà tout.

CANDOR.

Voilà tout : & pour qui pouvoit être
Une bourse remise à Rustaut ?

DOLIVAL, *à part.*

Ah ! le traître !

DOLIVAL.

Mon cher oncle, tenez, voici la vérité :
Rosine & Gennevote... oui... je vous le confesse,
J'ai sçu qu'elles étoient dans la nécessité.
Je suis le Chevalier des Femmes qu'on délaisse.
Sans me nommer, sans me commettre en rien,
J'ai voulu leur faire du bien,
Comme vous faites, vous, sans que cela paroisse.

CANDOR.

Le motif seroit beau ; mais ce n'est pas cela.
Rosine te fuyoit, & tu l'as poursuivie.
Allons, tu l'aimes ?

DOLIVAL.

Mais, oui-dà.
Je suis jeune; elle est fort jolie.
A la campagne il faut bien s'amuser ;
C'est un moment de fantaisie
Que mon âge fait excuser.
Bon ! Je n'y pense plus. Elle fait la sévère ;
Sans relâche obsédée ; & par qui ? par sa mère.

CANDOR.

Toutes les deux pourront s'humaniser :
Loin de blâmer ton feu, je veux l'autoriser ;
Et j'emploirai pour toi mon éloquence.

DOLIVAL.

Vous auriez cette complaisance ?
Vous pourriez me servir ?

CANDOR.

Je m'y crois obligé.
Si tu peux être corrigé,
Mon ami, ce sera pour un penchant honnête ;
Il formera ton cœur, il mûrira ta tête.
Je le sçais; j'en ai fait l'expérience, moi.
A peu de chose près, j'étois, dans ma jeunesse,
Aussi ridicule que toi.
Un amour délicat me tint lieu de sagesse,
Me fit de mes erreurs connoître le faux ;
Et j'eus honte de mes défauts,
En n'en trouvant aucun dans ma Maîtresse.

DOLIVAL.

Vous eutes là, mon oncle, un joli précepteur.

CANDOR

CANDOR.

On devient honnête homme en épurant son cœur.

ARIETTE.

On se rend estimable,
Lorsque l'on aime bien;
Et pour paroître aimable,
On ne néglige rien.
Du choix qu'on a sçu faire,
Dépend le caractère.
On cherche à se régler
Sur ce modèle même,
Pour plaire à ce qu'on aime,
On veut lui ressembler.

DOLIVAL.

Voilà comme je pense.

CANDOR.

Il faut donc y souscrire.
Rosine te convient, tu seras son époux.

DOLIVAL.

Moi, mon cher oncle !... y songez-vous ?

CANDOR.

Je la dote... Pourquoi sourire ?

DOLIVAL.

Comment ?

CANDOR.

Rosine est sage, on doit la respecter.

DOLIVAL.

Mais dans le monde, il faut représenter....

CANDOR.

Quelquefois la noblesse habite une cabane.

DOLIVAL.

Rosine ?..

CANDOR.

N'est point paysane;
Elle est fille de Melincour.

DOLIVAL.

Que m'apprenez-vous ? je respire;
Je puis enfin avouer mon amour....
Oui, l'unique bien où j'aspire...

CANDOR.

Tu feras son époux, te dis-je.

DOLIVAL.

Dès ce jour.

(*à part.*) Mais j'ai fait une étourderie.
Je n'ai pas un moment à perdre.

CANDOR.

Où vas-tu donc?

DOLIVAL.

Mon cher oncle, il y va du malheur de ma vie...
Laissez-moi prévenir....

CANDOR.

Mais il perd la raison.

SCENE XIV.

CANDOR, GENNEVOTE, DOLIVAL.

GENNEVOTE.

AU secours : ah ! Monsieur ! Rosine m'est ravie.

CANDOR.

Rosine ! ô ciel !

DOLIVAL.

Ne vous allarmez pas.

GENNEVOTE.

Ce sont ses cris qui m'en ont avertie.
J'ai vers elle aussi-tôt précipité mes pas ;
Dans l'instant, à mes yeux, on l'a fait disparoître.

DOLIVAL.

Je cours!..

CANDOR.

Demeure ici. (*à part.*) Je soupçonne le traître.
Rustaut, Rustaut, accours avec nos Moissonneurs.
Rosine,..



SCENE XV.

LE VIEILLARD, RUSTAUT; GENNEVOTE, CANDOR, DOLIVAL.

RUSTAUT.

MOnſeigneur, Monſeigneur, n'en ſoyez point en peine;
Nous l'avons délivrée, & l'on vous la ramène.

LE VIEILLARD, *à Gennevote.*

Bonne femme, ſéchez vos pleurs.

GENNEVOTE.

Vous me rendez ma fille : ah! je vous dois la vie.

LE VIEILLARD.

Nous avons pris bien à propos
Tout au travers de la prairie.
J'ai ſaiſi le premier la bride des chevaux.
Ils ont penſé me tuer, mais n'importe;
Du moins mon dernier jour étoit pour vous ſervir;
Tous nos gens m'ont prêté main-forte,
Et voilà cet enfant qu'on vouloit vous ravir.

SCENE XVI *& dernière.*

Les Acteurs précédens; ROSINE *ramenée par les Moiſſonneurs.*

GENNEVOTE.

QUe ne vous dois-je point, ô Vieillard reſpectable!

ROSINE, *à Gennevote.*

Roſine, grace à lui, ſe revoit dans vos bras.

CANDOR.

Je deſire & je crains de trouver le coupable.

RUSTAUT.

Vous n'iriez pas bien loin; je ne me trompe pas.

LE VIEILLARD.

Mon bon Seigneur ; c'eſt, ne vous en déplaiſe,
Quelque ami de votre neveu ;
Car il avoit prêté ſa chaiſe.

CANDOR.

Monſieur, vous auriez pu ? ...

DOLIVAL.

Je vous en fais l'aveu,
Roſine m'a tourné la tête.
L'abſence, ni Paris n'ont point éteint mon feu ;
J'ai pour elle avancé mon retour en ce lieu ;
Ses refus m'ont piqué ; plus elle étoit honnête,
Et plus à la ſéduire enfin j'ai perſiſté.
Je tirois mon eſpoir de ſon obcurité ;
Et j'ai cru qu'une payſane,
Paſſant dans l'abondance & dans l'oiſiveté,
Pourroit peut-être un jour oublier ſa cabane,
Et me remercier de ma témérité.

CANDOR.

Quoi ! malheureux ! vous avez l'inſolence
De choiſir ma maiſon, pour oſer, ſans pudeur,
Enfreindre le reſpect qu'on doit à l'innocence,
Et nous montrer l'effervefcence
D'une tête perdue & d'un homme ſans cœur !
Pour mon parent je vous renie.
J'abjure l'amitié qui m'avoit trop ſurpris.
Ces nœuds dont vous n'ayez jamais connu le prix,
Votre cœur dégradé, les rompt & me délie ;
Et le mien qui toujours déteſte l'infamie,
Ne voit qu'un étranger dans une ame avilie,
Qui me force à changer ma tendreſſe en mépris.

DOLIVAL.

Votre indignation, mon oncle, eſt légitime ....
Je l'ai trop offenſé... & je perds votre eſtime...
En lui donnant la main, je puis tout réparer.

CANDOR.

Sans ſon aveu, je ne peux l'eſpérer.

DOLIVAL, *à Roſine.*

Ce que j'ai fait, ne vient que d'un amour extrême;
Eſt-ce à Roſine à m'en punir ?

ROSINE, *en ſe jettant dans les bras de ſa mère.*

Maman, ſouffrirez-vous ?.... Ah ! j'aime mieux mourir.

GENNEVOTE, *à Dolival.*

Quiconque offenſe ce qu'il aime,
Eſt indigne de l'obtenir.

ROSINE, *avec un tranſport de joie.*

Ah !

CANDOR.

Ce noble refus peint votre caractère.

(*A Roſine, après un tems.*)

Je connois bien quelqu'un qui ſent la même ardeur;
Et ſon amour reſpectueux, ſincère,
Ne ſeroit occupé que de votre bonheur :
Mais la crainte de vous déplaire
L'oblige à renfermer le ſecret dans ſon cœur.

ROSINE.

Ne m'enviez point la douceur
De paſſer, en ces lieux, mes jours avec ma mère.

CANDOR.

Autant qu'à vous elle m'eſt chère.

(*A Roſine, après un tems.*)

Vous me refuſez donc auſſi ?

(*Roſine lève les yeux ſur Candor avec tendreſſe, & les baiſſe auſſi-tôt.*)

GENNEVOTE.

Quoi ! vous, Monſieur ?..

CANDOR.

Roſine, expliquez-vous : que faut-il que j'eſpère ?

ROSINE.

Monſeigneur....

GENNEVOTE, *à part.*

Seroit-il bien vrai ?

DOLIVAL, *à part.*

Qu'entends-je !

ROSINE.

Excuſez-moi... Je ſuis toute ſaiſie...

CANDOR.

Je vois que vous allez demander du délai.

ROSINE.

Voilà l'unique fois, de toute votre vie,
Que vous avez mal vu.

GENNEVOTE.

Tu dis la vérité.

DOLIVAL, *confus.*

Je suis puni, je l'ai bien mérité.

LE VIEILLARD.

Rosine n'a pas voulu prendre
La bourse qu'en ses mains j'étois chargé de rendre:
Qu'en veut-on faire?

DOLIVAL.

Elle est pour toi.

(*Le Vieillard fait un mouvement de surprise;*
Dolival continue:)

Je puis en disposer, puisqu'elle étoit à moi.

LE VIEILLARD.

Je vais en faire le partage
Avec tous nos bons Moissonneurs.
De vous ôter Rosine ils ont eu le courage;
Ça fait que Monseigneur la prend en mariage.
Des plaisirs d'aujourd'hui vous faites les honneurs.

RUSTAUT.

Fort bien, fort bien, c'est faire un bon usage...
Ah! le brave homme! embrassons-nous.
L'ami, nous aurons soin de vous.

DOLIVAL, *à Candor.*

Je vais, loin de vos yeux, mettre tout en pratique
Pour réparer ma honte & mon erreur;
Et je ferai si bien que l'estime publique
Me rendra quelque jour mes droits sur votre cœur.

CANDOR, *à Dolival qui se retire.*

Tâche, tâche d'être plus sage;
Et si dans la raison je te vois affermi,
(Tu n'es que mon neveu) tu feras davantage;
Je ferai de toi mon ami.

(*Le Vieillard distribue l'argent de la bourse à tous les Moissonneurs.*)

VAUDEVILLE.

RUSTAUT, ET NICOLE.

Des biens que votre main dispense,
Qu'un heureux sort vous recompense;
Ce sont nos vœux, notre espérance.
Puissiez-vous long-tems moissonner!
Et que dans l'extrême vieillesse,
Sans regretter votre jeunesse,
Malgré les ans, le tems vous laisse
Encor le plaisir de glaner.

(Tous les Moissonneurs & Moissonneuses chantent en chœur les vers suivans, qui servent de refrein au premier couplet.)

Que la vieillesse
Encor vous laisse
Long-tems le plaisir de glaner.

CANDOR.

En tout pays chacun est frère,
Et du plus au moins on diffère.
Celui que le sort nous préfère
A le bonheur de moissonner.
Qu'il vive au sein de l'abondance;
On souffrira son opulence,
S'il peut à la foible indigence
Laisser quelque chose à glaner.

ROSINE, *à Gennevote.*

Mon cœur jouit d'un bien suprême:
J'aime Candor, & Candor m'aime;
Il m'élève jusqu'à lui-même;
Je puis à présent moissonner.
Mais jamais ma reconnoissance
N'oubliera que sa bienfaisance,
Quand nous étions dans l'indigence,
Ici m'a permis de glaner.

GENNEVOTE.

Nous n'avons point d'ame asservie.
Loin de nous la fraude & l'envie.

S'il eſt des fleurs dans notre vie,
On peut ici les moiſſonner.
Mais parmi le fracas des Villes,
Il eſt peu de plaiſirs tranquilles;
Dans ces champs ingrats & ſtériles,
On eſt trop heureux de glaner.

CANDOR.

Jadis le Parnaſſe ſtérile,
Etoit une campagne utile;
Dans ce tems un Auteur habile
Trouvoit toujours à moiſſonner.
Mais hélas! la race première
N'a rien laiſſé pour la dernière;
Et quand on vient après Molière,
Heureux qui peut encor glaner.

(*Tous les Acteurs & les Moiſſonneurs chantent en chœur au Parterre les deux vers ſuivans.*)

Notre eſpérance la plus chère
Eſt de pouvoir encor glaner.

(*Les Moiſſonneurs forment des danſes, préſentent des bouquets de Barbeaux & de Coquelicos à Candor, à Roſine & à Gennevote.*)

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, *les Moiſſonneurs.* Si l'on n'avoit repréſenté ſur nos Théâtres que des Pièces de ce genre, il ne ſe ſeroit jamais élevé de queſtion ſur le danger des Spectacles; & les Moraliſtes les plus ſévères auroient mis autant de zèle à recommander de les fréquenter, qu'il ont ſouvent déclamé avec chaleur, pour détourner le Public d'y aſſiſter. A Paris, ce 24 Janvier 1768.

Signé, MARIN.